

Michèle Lalonde en-faye-rouapée...

François Hébert

Volume 22, numéro 3 (129), mai-juin 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29881ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1980). Michèle Lalonde en-faye-rouapée.... *Liberté*, 22(3), 98-100.

Michèle Lalonde en-faye-rouapée...

FRANÇOIS HÉBERT

Merci, monsieur Faye. Vous êtes trop bon pour nous. C'est gentil de vous souvenir de nous et de nos « paysages géants » (comme Constantin-Weyer) et de vous occuper comme ça de la littérature québécoise et de notre brave petite collectivité, courageuse, émouvante, regorgeant de « noms ». Vous, l'ami des nations en voie de ressourcement, excusez-moi d'être le méchant, l'agresseur, le cheveu dans la soupe, le vietz d'aze, tout ce que vous voudrez...

*

C'est vrai que je n'entends rien à la langue. Encore que je sache qu'il ne faye (ha ! ha !) point la confondre sommairement avec le langage. Je ne vous ai pas attendu pour découvrir que la langue est un moyen de communication (comme un Boeing 747 dans lequel l'on voyage par procuration) et que la littérature est le miroir dans lequel la langue (entre autres !) se mire. Les écrivains n'ont pas attendu Mallarmé pour apprendre cela : et Rabelais avait autre chose à faire que d'écrire une grammaire des mots latins. Aux sables mouvants de la langue et du monde (le monde, monsieur Faye, entendez-vous ? le monde !), les écrivains de notre temps que j'aime opposent leur corps, quelques réflexes simples (ces temps-ci, c'est la panique qui devrait être de rigueur) et les idées (je ne dis pas de salut mais) de sauvetage qui leur viennent. L'humour est une bonne idée. Vous en êtes dépourvu. Tant pis pour vos sables.

*

Quant à la « littérature québécoise », eh bien ! je m'en fous. Mais je tiens beaucoup : a) au Québec ; b) à la littérature. Ne mêlons pas tout. Je dis que Michèle Lalonde confond les deux champs, se servant de la littérature pour aider le pays et du pays pour faire sa poésie. J'appelle cela le réalisme nationaliste. Quant au contenu politique, je suis assez solidaire des fins que poursuit Michèle Lalonde : que cela soit bien clair. Mais pour ce qui est de la forme, celle de ses

poèmes-affiches par exemple, eh bien ! je suis fort déçu qu'un homme aussi fin que vous n'aperçoive pas la colle qui fait gondoler le papier, et même le mur ! Est-ce que Finnegan's Wake a été écrit, pensez-vous, pour les gens de Dublin ? J'en doute. Littérature engagée : littérature engluée. Si vous publiez Joyce, le feriez-vous pour la littérature irlandaise ? J'espère que non. Vous savez que les empires ont tous prétendu vouloir le bien des autres. On le voit encore (pour prendre des exemples sans commune mesure mais formellement similaires) de Panama à Kaboul, en passant par Pointe-à-Pitre ou Papeete. Je ne joue pas à ce jeu-là. Il est des différences que vous gomez allègrement, et des ruptures que vous n'admettez pas. Si le livre de Michèle Lalonde avait été publié au Québec, j'aurais dit à peu près les mêmes choses ; voudriez-vous par hasard que votre bonne action (merci encore !) m'impose le silence ? Vous pouvez bien, vous, rêver d'une grande confrérie de poètes de tous les pays, unis par un brumeux projet poético-politique ; nous, ici, selon moi, nous nous contentons de défendre notre peau. Vous me faites penser à un candide marchand de costumes (dernier cri) dans une colonie de lépreux. De lépreux d'esprit, bien sûr. Et je sais que je ne me ferai pas beaucoup d'amis (mais pour une fois, je ne donnerai pas de noms) en avouant mon peu d'estime pour l'intelligentsia locale, suffisante, bornée, nombriliste, arriviste, conventionnelle dans ses rejets, audacieuse dans ses banalités.

*

Nous partageons en tout cas une intention déviatrice : vous voulez servir la littérature québécoise en publiant Michèle Lalonde, et j'en visais d'autres en tirant sur elle. Vous êtes trop bon pour elle et moi, je le concède, un peu dur.

*

Michèle Lalonde louée en Haïti, au Brésil ? Tant mieux. Et méconnue, voire persécutée en son propre pays ? Allons donc ! On la voit à la télévision, sur les scènes, on l'entend à la radio, on la lit, on parle d'elle dans les grands quotidiens... Je suis le seul à ne pas l'encenser publiquement, je suis la déplorable exception, la brebis galeuse.

*

Oui, Michèle Lalonde est une femme. Et aussi, je le sais, une personne sincère, charmante, chaleureuse, généreuse. Cependant là n'est pas la question.

*

Qu'est-ce que la poésie ? On se doute que l'idée que vous vous en faites n'est pas la mienne. Je m'étonne d'ailleurs de la superficialité de vos propos à ce sujet. La poésie de Gaston Miron, que nous aimons tous deux, donne lieu à toutes sortes de malentendus par les liens qu'elle instaure entre deux désirs savamment entremêlés, celui d'Amour et celui de la souveraineté politique ; vous voyez surtout le deuxième, et moi, le premier. Pour des raisons que j'ignore, chez Michèle Lalonde, tout cède le pas au deuxième et l'oeuvre vire à la caricature. On ne retrouve plus chez l'épigone toute la sève intérieure, métaphysique, cosmique, amoureuse, poétique de Miron. Lalonde se contente plutôt de faire des gammes à partir des seuls échos de la Marche à l'amour : elle ne copie pas Miron, ne le plagie pas, ne le vole pas, mais pâlement l'imité. Erreur impardonnable pour un poète. Que, comme Jacques Cellard, vous la compariez maintenant avec Hugo, ne change rien à l'affaire. Hugo ? Non mais ! Hé ! Vous relisez-vous ? Pourquoi pas Racine ? Ronsard ?

Au fait, vous-même, écrivez-vous ?

*

Permettez-moi en terminant de vous proposer les noms de trois des meilleurs jeunes poètes actuels : Gilles Cyr, Robert Mélançon, Denys Néron. Vous ne les aimerez peut-être pas, je n'en ai cure, mais je crois qu'à travers eux (plus qu'à travers André Beaudet ou Nicole Brossard) déjà s'entend la voix de la « nouvelle littérature québécoise », et je suis prêt à parier, sans m'engager pour eux, qu'ils ne doivent rien à Michèle Lalonde ni à ce que vous appelez « l'effraction centrale » de son Speak White. L'effraction centrale ? Plutôt la clef dans la porte du passé. Fermée de l'intérieur.